

exagéré de pseudo-sauveteurs. Tout le monde veut obtenir un bout de médaille. Grindorge raconte que, l'autre matin, l'un de nos ministres s'est trouvé dans un bien grand embarras :

LE MINISTRE. — Encore vous ! Vous abusez, mon cher, vous abusez positivement. Je ne peux rien faire pour vous.

LE VISITEUR. — Ah ! si on m'avait dit que vous me recevriez un jour de cette façon, moi, le neveu d'un de vos électeurs les plus influents...

LE MINISTRE. — Je le sais bien, parbleu ! que vous êtes le neveu d'un de mes électeurs, d'un de mes meilleurs électeurs ; mais il y a des limites à tout, que diable !... Enfin, qu'est-ce que vous me demandez encore aujourd'hui ?

LE VISITEUR. — Oh ! ça ne vous coutera pas cher.

LE MINISTRE. — On dit ça... Je n'ai aucune place disponible, je vous préviens.

LE VISITEUR. — Il ne s'agit pas d'une place.

LE MINISTRE. — Toutes mes décos pour le quatorze Juillet sont retenues... Je n'ai plus même un Mérite agricole...

LE VISITEUR. — Oh ! les décos et moi !... Je n'ai pas de vanité, moi, je suis pour le solide...

LE MINISTRE. — Je vois que vous allez me demander encore un bureau de tabac... Je vous en ai déjà donné deux de bureaux de tabac !...

LE VISITEUR. — Ce que je vous demande est bien plus facile que tout ça.

LE MINISTRE. — Alors, parlez !...

LE VISITEUR. — Voilà : Je désirerais, si c'était un effet de votre protection, être nommé sauveur de la rue Jean-Goujon.

LE MINISTRE, *rêflechissant*. — Hum !... c'est qu'il y en a déjà beaucoup... Mon collègue de l'Intérieur m'en a envoyé plus de cinquante.

LE VISITEUR. — Vous me refuseriez, à moi, le neveu de... ?

LE MINISTRE. — Non, non, je ne vous refuse pas. Je vais tâcher de vous trouver un coin... Voyons, étiez-vous à Paris au moins le jour de la catastrophe ?

LE VISITEUR. — J'étais même aux Champs-Elysées...

LE MINISTRE. — Parfait. Aux Champs-Elysées, autant dire sur le lieu du sinistre... Vous auriez pu sauver dix personnes, vigoureux comme vous l'êtes...

LE VISITEUR. — Si jamais l'occasion s'en présente...

LE MINISTRE, *lui serrant la main avec émotion*. — Bien, mon ami, bien ! ces sentiments vous honorent. Nous avons besoin de citoyens comme vous... Et vous méritez une récompense.

Encore du même journal :

Pour une bonne presse, ils n'ont pas une bonne presse, les preux qui se sont si lestement échappés du Bazar de la Charité, sans s'occuper des malheureuses qu'avec un peu de courage et de sang-froid ils eussent certainement sauvées. Tous les journaux leur disent leur fait avec une énergique sévérité, et le plus cruel est peut-être le *Figaro* qui leur sert un Capus du bon tonneau.

Une jeune fille demande à son fiancé une solennelle promesse :

LE FIANCÉ. — Laquelle ? Parlez.

LA JEUNE FILLE. — Une promesse formelle garantie par votre parole d'honneur.

LE FIANCÉ. — Je jure...

LA JEUNE FILLE. — Vous ne savez pas encore ce que je veux vous demander.

LE FIANCÉ. — En effet, mais qu'importe ?... Tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, tout.

LA JEUNE FILLE. — Eh bien ! Edouard, don-

dez-moi votre parole, — vous ne vous fâcherez pas ?...

LE FIANCÉ. — Tout, vous dis-je, tout...

LA JEUNE FILLE. — Donnez-moi votre parole d'honneur que si jamais nous nous trouvons tous les deux dans une bagarre, vous ne me flanquerez pas des coups de canne pour vous échapper plus vite.

LE FIANCÉ, *indigné*. — Moi. Je vous sauverai au péril de ma vie.

LA JEUNE FILLE, *avec une indulgente philosophie*. — Non, Edouard, je ne vous en demande pas tant... je connais les hommes. Ne m'empêchez pas de me sauver, moi, voilà tout... et ne m'abîmez pas la figure avec votre canne.

Le vin du baptême

AU CANTON DE NEUCHATEL

Il était d'usage autrefois, dans certaines familles aisées, de donner au nouveau-né, non de l'argenterie, comme cadeau de circonstance, mais du vin de choix, du vin d'une année remarquable. Les bouteilles étaient déposées avec un soin religieux dans une case spéciale du bouteilleur ; celle-ci était murée sous les yeux du père de famille, ou d'un délégué digne de toute confiance, et on ne l'ouvrait qu'au mariage du rejeton qui en était le propriétaire. C'était un moment solennel que celui où le vin du baptême faisait son apparition sur la table du festin, et les vénérables bouteilles étaient saluées par des applaudissements joyeux et des regards pleins des plus belles espérances. Boire de ce vin du baptême était non seulement un plaisir de connaisseur, une sensualité de gourmet, dont on parlait longtemps, mais un privilège dont on était fier.

Or, un fils venait de naître au capitaine Borel, qui n'avait eu jusque-là que des filles, et sa joie était grande. Désormais son nom, qu'il croyt destiné à tomber en quenouille, prenait un nouveau lustre, il aurait un militaire, peut-être un major ou même un colonel dans sa famille ; non seulement après un tel exploit sa femme lui devint plus chère, mais, dans son exaltation, le bébé blanc et rose dans ses langes lui apparaissait orné d'une paire de moustaches, d'un hause-col et d'épaulettes d'or. Témoin de sa félicité, les parents, les amis, invités au baptême de Guillaume-Frédéric-Alexandre, firent grandement les choses, les couverts d'argent, les paniers de vin affluèrent, et lorsqu'on mura le casier qui renfermait ce trésor, le capitaine ne quitta pas les maçons appelés pour accomplir cet acte important. Il tint lui-même la chandelle pour les éclairer dans leur opération au milieu des ténèbres de la cave, et lorsqu'on l'appelait pour affaire urgente, son compère, le lieutenant Gaudot, le suppléait dans ses fonctions. Toutefois, les maçons n'eurent pas à se plaindre de cette surveillance ; ils furent *arrosés* comme ils ne l'avaient jamais été ; on leur versa verre sur verre et du meilleur, on mêla même du vin au mortier pour le rendre plus solide, ainsi qu'on l'avait fait, dit-on, à la bâtie d'une maison de la place du Marché, à Neuchâtel ; et lorsque, soudainement, la cloche d'alarme appela au secours pour un incendie dans un village voisin, les dernières briques étaient scellées, et le capitaine put courir à son poste de chef de pompe en toute sécurité.

Vingt-quatre ans plus tard, on célébrait le mariage de Guillaume-Frédéric-Alexandre avec une riche héritière, et le capitaine, devenu major et personnage important, démolit de ses prores mains le mur qui emprisonnait les cinquante bouteilles des crus de 1811, 1822, 1834, dont on ne parlait qu'avec un religieux respect. Je viens de briser le cache-maille, dit-il au compère Gaudot en secouant la tête et en clignant de l'œil, quel coup de théâtre quand on alignera mes fioles sur la table et qu'on lira les étiquettes, quels discours, quels toasts, quels chants d'allégresse tout cela va inspirer ! Je ne puis pas attendre le moment.

— On s'en lèche les lèvres d'avance ; as-tu soigné les verres et désigné les échansons ?

— Tout est réglé comme les manœuvres de mon bataillon qui n'a pas son pareil.

— Alors il y aura des salves ?

— Parbleu ! et les plus belles seront tirées par les bouchons ; les bouteilles seront débouchées dans la

salle pour ne rien perdre de l'arôme du bouquet de ces vins.

Et le nez du major, nez quelque peu amaranthe, avec des veines violettes courant à la surface, s'entrouvrait délicieusement comme celui d'une loutre qui remonte sur l'eau après avoir plongé.

Le banquet battait son plein, comme on dit aujourd'hui ; les fourchettes avaient fonctionné en conscience et picoté activement dans les assiettes chargées de viandes exquises et de tous les produits d'une cuisine renommée ; provisoirement, on avait bu des vins sans doute fort estimables, francs du collier, purs et sans mélange d'aucune sorte, ce qui de nos jours devient toujours plus rare. Mais on attendait mieux que ça ; le vin de la cachette muré, le vin du baptême devait faire son entrée au dessert et délier les langues jusque-là maintenues dans les bornes d'une sévère bienséance. On en parlait tout bas ; les dames elles-mêmes, qui prétendent n'avoir pour le vin qu'un amour platonique, se sentaient remuées par l'attrait de la curiosité ; ce lever de rideau devenait un aiguillon qui les faisait tressaillir d'impatience sur leur chaise et éveillait dans leur imagination je ne sais quelles visions poétiques.

Le dessert apparaît, suivi d'un cortège marchant lentement au son de l'air des *Armourins* et portant dans des paniers ornés de fleurs les cinquante fioles attendues, fioles vénérables, couvertes de la poussière des ans que l'on respecte comme la patine des médailles antiques.

— Ah ! s'écrient les convives en se levant. Ah ! enfin...

Les bouchons sont retirés avec soin, les échansons font le tour des tables et remplissent les verres avec les précautions commandées par un décantage savant.

Mais chacun se regarde avec embarras ; le liquide qui coule dans les verres est incolore, inodore, semblable à de l'eau de fontaine. Est-ce un jeu, une illusion, une mystification ? On n'ose goûter, de peur de voir les soupçons se changer en certitude.

Tous les regards se dirigent vers le chef de la famille, le major Borel, revêtu de son frac noir, qu'il aurait volontiers remplacé par son bel uniforme bleu, à épaulettes et boutons d'argent ; il est blême, fronce le sourcil et tireille d'une main frémissante sa haute cravate militaire qui le menace de strangulation. Il porte son verre à ses lèvres et l'éloigne avec dégoût.

— Que signifie... emportez les verres, crie-t-il aux sommeliers... emportez...

Chacun sait qu'on devait commencer par le 1834, continuer avec le 1822 et finir par le 1811.

Un silence lugubre régnait dans la salle, où l'on n'entendait que des chuchotements couverts par le bruit des verres qu'on se hâtait de faire disparaître.

— Versez le 1822, dit le major gagné par une appréhension effroyable.

Hélas ! hélas ! le 1822 n'est que de l'eau vulgaire : *aqua fontana*, dit un lettré en se mordant les lèvres.

Le major voit tout tourner autour de lui, des points noirs, mêlés d'étincelles fulgurantes, apparaissent devant ses yeux.

— Le 1811, crie-t-il d'une voix étranglée.

— Hélas ! hélas ! hélas ! le 1811 est semblable aux autres, le vin de la cachette, à l'inverse de celui des vins de Cana, s'est changé en eau.

Stupéfaction générale, la famille se frappe la poitrine dans la prévision d'un malheur... Le major, cloué sur sa chaise, s'attend à voir apparaître sur le mur les trois mots fatidiques : *Maré, tekel, pharès*. Accablé de honte et d'inquiétude, il reste muet sans savoir comment sortir de la cruelle situation où il vient d'être précipité.

— Chers amis, dit le compère Gaudot, les yeux brillants et le sourire sur les lèvres, nous assistons à un miracle qui menace de devenir de plus en plus fréquent ; je déclare que j'étais présent lorsque mon cher ami, le major Borel, a déposé ces bouteilles pleines de vin authentique dans la case de son bouteilleur, muré jusqu'à ce jour ; d'ailleurs les signatures des donateurs, écrits de leur main sur les étiquettes, en sont une garantie. Mais les maçons ne sont pas infaillibles ; qui a muré peut démurer. Ceux qui ont fait le coup ne sont plus de ce monde ; Dieu ait leur âme et leur pardonne leur méfait. Mais, à tout prendre, ce méfait est une leçon pour nous, et surtout pour les jeunes gens qui entrent en ménage et à qui un bon conseil n'est pas chose inutile. Après le plantureux festin qui vient de nous être

servi, nous devons être satisfaits; combien de pauvres gens, qui valent autant et mieux que nous, n'ont eu à leur dîner qu'une tasse de mauvais café et un morceau de pain ou une pomme de terre. Nous étions sur le point d'abuser peut-être et de causer du scandale aux infortunés. J'ai là quelques bouteilles de champagne en réserve; il y en a un verre pour chacun, un seul, pour boire aux époux, à leur santé, à leur union, à leur bonheur et à celui de toute la famille et de tous ceux qui prennent part à cette belle fête, qui nous laissera de purs souvenirs, puisqu'il s'y joindra une idée de renoncement. Aux époux, qu'il vivent! et allons prendre le café dans le verger, où il y a des fleurs et des cerises mûres.

— Gaudot, dit le major pleurant de reconnaissance et d'attendrissement, il n'y a que toi pour avoir du génie, tu es digne d'être mon colonel; je ne puis rien dire de plus... Oui, allons prendre le café! Il y aura encore de la joie en Isra... je veux dire à Neuchâtel.

La blouse.

Sous ce titre, un poète français, dont les œuvres sont toujours fort goûtées, Jacques Normand, publie dans le *Gaulois*, une poésie d'une douce émotion, à propos de la catastrophe de la rue Jean-Goujon. C'est certainement une note exacte, dite avec une simplicité éloquente, et dont le distingué poète a su tirer une conclusion délicieusement faite d'apaisement et d'amour :

L'histoire est-elle vraie ? On l'affirme. Ecoutez ! Des corps gisent, brûlés, meurtris, déchiquetés, Et, parmi ce charnier, défiguré à peine, Une femme apparaît : sur sa tête sincère Et douce, le trépas survient brusquement. Ne marque point d'horreur ni d'épouvantement. On dirait qu'elle dort, inconsciente et pure. Mais le feu, poursuivant son œuvre à l'aventure, L'a toute dévêtue, et le corps jeune et blanc Se détache sur la rougeur du sol saignant.

Et voici que, saisi d'une pitié profonde, Un homme, un ouvrier, jeune aussi, tête blonde, — Quelque obscur artisan du Paris des faubourgs — S'arrête près du corps, regarde — et, sans discours, Sans mot retentissant quêteur de gloire haute, Sans songer un moment qu'on peut l'observer, ôte Sa pauvre blouse blanche et, d'un geste pieux, En recouvre le corps que profaneraient les yeux... O symbolique touchant d'union fraternelle ! La blouse, l'humble blouse alors portait en elle Le bienfaisant oubli des haines, des rancœurs Que l'inégalité du sort met dans les coeurs. Ah ! le geste était beau, cette fois, le vrai geste, Geste de calme et non de colère funeste, Geste d'apaisement, de concorde et d'amour ! Ah ! puisse-t-il s'étendre et rayonner un jour Tel qu'un divin éclair aux splendeurs bien aimées Sur l'amoncellement des fougues transformées ! Puisse-t-il, ce beau geste, et si simple et si grand, S'imposer aux humains comme un doux conquérant, Et, dans un avenir que tout rêveur envie, Inspiré par la Mort, illuminer la Vie !

JACQUES NORMAND.

Croquettes et quenelles de pommes de terre : — On choisit des pommes de terre bien farineuses, de préférence les grosses rondes, et, après qu'elles ont été cuites dans l'eau, épluchées et réservées, on les écrase et on les pèle dans un mortier avec une quantité suffisante de beurre frais, et en y mêlant 5 ou 6 jaunes d'œufs, un peu de crème ou du lait, du persil finement haché, du poivre, du sel, et, si l'on veut, une pointe de muscade; quand le tout forme pâte bien mêlée, on la divise en petits tas ou morceaux (à peu près ce que peut contenir une cuiller à bouche), on roule ces morceaux en forme de bouchons, on les trempe dans des œufs assaisonnés et battus comme pour une omelette, et on les fait frire d'une belle couleur blonde.

Gâteau d'amandes à l'égyptienne. — Moudrez une demi-livre d'amandes et pîlez-les dans un mortier en y ajoutant la même quantité de gruau, deux cents grammes de sucre en poudre et un quart de beurre de première qualité. Ajoutez encore dix œufs battus en neige et une demi-cuillerée à café de safran. Travaillez cette pâte longtemps, afin qu'elle devienne très moelleuse; étendez-la alors sur une plaque heurrière et faites cuire au four à feu doux.

La salade. — « Pas de dîner complet sans salade », c'est un adage, surtout au printemps. Mais on ne sait pas généralement que chaque espèce de salade possède une propriété particulière, offrant ainsi la possibilité d'absorber en même temps un médicament et un agréable mets, en un mot de combiner l'utile et l'agréable. Par exemple, la laitue contient un principe narcotique bien connu, de l'opium, et peut être pris contre l'insomnie. La chiconnée a des propriétés laxatives. Le râpement est un astringent, le cresson est un tonique, excitant et purifiant et peut être bien recommandé aux personnes d'un tempérament lymphatique; la sauge est un antispasmodique bon pour les gens nerveux; le céleri est un stimulant bon pour les gens affaiblis. Quoiqu'il en soit, de ces merveilleuses propriétés, on peut aisément en essayer tous les jours et sans danger.

Comment s'opère la croissance des arbres ? Le jour ou la nuit ?

D'après les observations d'un naturaliste patient relatives par la *Revue scientifique*, ce serait surtout la nuit.

Plus de 90 % de la croissance se fait pendant que le soleil est sous l'horizon; et, de façon générale, c'est pendant qu'il est caché ou bas sur l'horizon que se fait la presque totalité de l'allongement. Les plantes employées pour ces expériences ont été assez nombreuses, et le taux de la croissance varie selon les espèces. Un rosier a crû de 16 c. 25 en 24 heures; un géranium de 14 c.

OPÉRA. — Mardi, la représentation de *Rigoletto*, avec le concours de M. Soulacroix, a fait un plaisir extrême. Jamais nous n'avons entendu, au théâtre, des applaudissements plus spontanés et plus nourris; jamais nous n'avons vu, dans les entr'actes, les visages rayonner d'une plus joyeuse satisfaction.

C'est qu'il est vraiment rare de posséder sur notre scène des artistes de la valeur de M. Soulacroix, et d'entendre chanter avec autant d'ampleur et de distinction; car il a magistralement interprété le rôle de Rigoletto, où il a déployé toutes les admirables ressources de son double talent de chanteur et de comédien.

M. Dupuy, lui aussi, a eu de très beaux moments, entre autres dans les fameux couplets: *Comme la plume au vent*, qu'il a lancés avec une remarquable assurance, des notes bien soutenues et fort agréablement timbrées.

Tous nos compliments aussi à Mme Cholain, qui s'est acquittée de sa tâche difficile avec une grande souplesse de voix et dont le succès a été tout particulièrement brillant dans le duo du troisième acte.

Le quatuor du dernier acte a soulevé un vrai délice d'enthousiasme et d'applaudissements.

En somme, magnifique soirée, qui nous a donné une nouvelle preuve que la musique des vieux maîtres est encore celle que préfère le grand nombre. Le succès de la *Dame Blanche*, donnée hier, et dont la musique est pleine de fraîcheur et de grâce, n'a fait que confirmer cette opinion.

Boutades.

Une bonne vieille femme, âgée de quatre-vingts ans, née à la campagne où elle a habité jusqu'en février dernier, a dû, à son grand regret, et ensuite de diverses circonstances de famille, quitter son village pour venir se fixer chez une parente, à Lausanne.

L'autre jour, subitement indisposée, elle fit appeler le médecin, qui la rassura bientôt sur son état de santé.

— Oh ! voyez-vous, monsieur le docteur, lui dit-elle, je n'ai pas peur de la mort, mais ce qui me chagrine le plus — moi qui ai toujours habité la campagne — c'est l'idée d'être enterrée dans un cimetière qu'on n'a pas habité.

— Comment avez-vous fait pour réussir à épouser une aussi jolie femme que la vôtre ?... demandait-on l'autre jour à quelqu'un.

— Que voulez-vous, la nature est ainsi faite : Je lui plus, elle me plut, et nous nous plûmes.

Chez la modiste :

Une femme de cinquante-deux ans, très élégante, entre :

— Je voudrais voir un chapeau...

La patronne à une ouvrière :

— Mademoiselle Marie, apportez des modèles... pour une jolie dame de vingt-cinq à trente ans !...

La cliente, ravie, a acheté trois chapeaux !

Un petit souvenir à propos du général Poilloüe de Saint-Mars.

Le général avait envoyé à tous les chefs de corps dépendant de son commandement une circulaire concernant l'ordinaire des soldats.

« Et surtout, recommandait-il en terminant, qu'on tienne compte, pour leur nourriture, des *desiderata* des hommes. »

Un viel adjudant, en lisant « cet ordre », ronchonnait dans sa moustache grise :

— Qu'est-ce que ça veut dire, les *desiderata* des hommes ?

— Mais, mon adjudant, riposta un fourrier loustic : ça signifie les hommes qui désirent du rata !

Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon. — J'aurais pourtant un parti pour vous. — Dieu m'en garde ! — Mais peut-être il vous plaira. — Chansons ! — Quinze ans. — Tant pis. — Sage. — N'importe. — Belle. — Autre danger. Des talents. — Peut-être trop pour me faire enrager. — Riche de cent mille francs. — J'épouse.

Un gardien de la paix arrête un désespéré au moment où il enjambe un parapet pour se jeter dans la Seine.

— Alors, on n'a pas même le droit de se noyer ? protège le malheureux.

— Si, répond l'agent, mais à domicile... pas sur la voie publique.

Un encombrement s'était formé sur un des boulevards de Paris, autour d'une voiture automobile horriblement abimée, broyée et cassée.

Un loustic s'approche et lit, sur la portière restée intacte : *Société nouvelle*.

— Tiens ! dit-il, c'est le premier versement.

Livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Michel Bakounine, d'après sa correspondance, par M. François Dumur. — Donna Beatrice, roman par Mme Cassabois. — La crise actuelle de l'artillerie, par M. Abel Veuglaire. — Le protestantisme en Italie, par M. Philippe Monnier. — Thérèse, nouvelle par Mme Eugénie Pradez. — Un projet de rachat des chemins de fer suisses, par M. Ed. Tallichet. — Le théâtre arménien à Tiflis, par M. M. Reader. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau, Place de la Louve, 1, Lausanne.

EN SOUSCRIPTION

pour paraître prochainement, en brochure :

AU BON VIEUX TEMPS DES DILIGENCES

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET.

PRIX : 1 FR. 25.

On peut souscrire, dès aujourd'hui, au BUREAU DU CONTEUR VAUDOIS, à Lausanne, ou par carte correspondance. — La brochure sera envoyée en remboursement par la poste.

Le sujet traité dans ces conférences n'intéresse pas seulement Lausanne, comme on a pu le croire, mais notre canton en général.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hourrd.